

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 4 (1910-1911)  
**Heft:** 11

**Rubrik:** La musique à l'étranger

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 21.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

tête de l'orchestre quelqu'un de mieux qualifié que le Concertmeister de Berne, et désireux de voir les programmes élaborés par un homme de la valeur de Edmond Röthlisberger lui confia la direction de ses concerts. Il sut leur donner la même impulsion, la même variété et le même développement.

Edmond Röthlisberger est Président de l'*Association des Musiciens suisses* depuis 1901. Il avait su voir avec beaucoup de perspicacité ce qu'il y avait de logique dans le mouvement qui a créé cette association. Il en fut un des organisateurs et sut rapidement s'y faire apprécier et estimer. C'est grâce à lui que Neuchâtel a eu, avant des villes plus importantes, l'honneur de la recevoir dans une des manifestations avec orchestre. Il en fut le directeur de fête en 1906.

Cette date a marqué l'apogée de sa carrière musicale. L'année suivante, une rivalité dangereuse menaçait nos Concerts d'abonnement. Le Comité de l'Orchestre de Lausanne, avec le fameux Birnbaum, annonçait vouloir leur faire concurrence par une série d'auditions, si les Neuchâtelois n'engageaient pas l'orchestre de Lausanne en lieu et place de celui de Berne... Edmond Röthlisberger, avec sa modestie et sa franchise accoutumée, évita le conflit en se retirant spontanément et avec une bonne grâce parfaite... Un pareil exemple eût dû faire comprendre qu'il saurait fixer lui-même l'heure de sa retraite à la *Société chorale*. On sait qu'il n'en fût pas absolument ainsi, et cela est fort regrettable pour Neuchâtel.

En effet, même retraité volontaire, Edmond Röthlisberger eût pu conserver en main la direction générale du mouvement musical de notre ville. Sa haute compétence, sa longue expérience et sa largeur d'idées lui eussent permis de lui assurer une marche intelligente et sûre... Les discussions qui ont accompagné sa retraite, les antagonismes et les rivalités qu'elle suscite feront qu'il s'en désintéressera. La *Société chorale* a su rapidement trouver un directeur ; la musique à Neuchâtel n'a plus de véritable guide et a perdu un conducteur aimé et reconnu de tous. C'est ce qui afflige le plus dans les récents événements. Edmond Röthlisberger a eu une influence considérable et décisive sur le mouvement musical pendant un quart de siècle. Il a su en grouper et en mettre en valeur les éléments disparates et d'inégale qualité ; il savait les faire travailler ensemble au bien commun, à l'avancement de la musique. Le chef bon et désintéressé qu'il était s'est retiré, et c'est cela que beaucoup regrettent et déplorent avant tout.

MAX-E. PORRET.



## La musique à l'Etranger

---

### ANGLETERRE

En ce qui concerne la musique, le mois de janvier est toujours très calme dans ce pays, bien heureusement, du moins pour les Londoniens, car si la vie musicale était active en ce moment-ci, ni les exécutants, ni les critiques n'auraient le temps de respirer du commencement d'octobre à Pâques.

Les compositeurs continuent certainement à travailler, mais s'ils donnaient par hasard naissance à un « magnum opus », ils auraient à attendre pour le faire exécuter que les chefs d'orchestre se soient remis des festivités de Noël, et que les critiques soient rentrés de vacances.

Cette année, le mois musical est plus tranquille que jamais ; cela est dû en grande partie sans doute aux élections générales qui ont épousé la vitalité et la bourse du public, en partie aussi à ce que celui-ci se réserve pour la saison du couronnement (événement qui n'a pas eu lieu depuis celui de 1902, et fera affluer des foules à Londres au printemps).

La « Royal Choral Society » a donné son audition du *Messie*, de Haendel, le jour de l'An. **Londres** ne serait pas Londres et les habitués se croiraient perdus sans cette manifestation annuelle. On a essayé de donner le *Messie* en supprimant les accompagnements additionnels de Mozart, et en lui conservant la simplicité et la pureté de style dans lesquels Haendel l'avait laissé, mais les admirateurs de Haendel cessèrent bientôt de s'intéresser à la « nouvelle » version !

Le seul autre concert choral fut donné par le Chœur philharmonique de Leeds, qui exécuta deux œuvres de la plus grande banalité de Mrs Margaret Meredith — belle-fille de notre grand écrivain George Meredith — puis le lourd et laborieux *Triumphlied* de Brahms et le merveilleux *motet*, sans accompagnement, *Singet dem Herrn*, de Bach. L'air brumeux de Londres avait dû affecter ces habitants des landes du Yorkshire, car, comme plusieurs de ces chœurs du Nord de passage à Londres, les chanteurs ne se retrouvèrent eux-mêmes que dans le cours de la soirée, ayant entonné sans leur justesse et leur vigueur coutumières. Ils chantèrent ensuite de manière irréprochable, comme s'ils étaient encore dans leur ville natale exécutant l'*Elie* de Mendelssohn.

Disons quelques mots de la musique en province, quoique la musique y soit rare maintenant.

A **Leeds**, *Elie* déjà mentionné, puis l'Orchestre municipal, récemment fondé consacrant une soirée à J.-S. Bach. Le programme parle en faveur du public et de l'orchestre qui n'en est qu'à son cinquième concert et peut déjà donner des œuvres telles que la *Suite en ré majeur* et le *Concerto* pour deux violons.

L'orchestre Hallé, avec Richter, a donné un concert symphonique à **Manchester** et un à **Liverpool**, où Sir Frederik Cowen avait dirigé récemment la Société philharmonique dans *Don Juan*, de R. Strauss, et l'*Après-midi d'un faune*, de Cl. Debussy.

A **Glaseow**, les deux événements importants ont été la visite de Casals — enchantant chacun par son exécution du beau *Concerto* de violoncelle de Dvorák — et l'audition par la « Choral and Orchestral Society » de la *IV<sup>e</sup> Symphonie en mi bémol* de Bruckner, qui eut un succès moins général.

Pour en revenir à **Londres**, aucune représentation d'opéras ! Mais il y en aurait, si le public avait encouragé davantage les efforts de M. Beecham pendant la dernière saison d'automne à Covent Garden. Malgré son optimisme, M. Beecham, ne voulant pas faire des sacrifices pécuniaires indéfiniment, voit bien qu'il lui faut essayer d'un autre moyen pour attirer le public à lui. Il donnera prochainement, dans un nouveau music-hall, le « Palladium », dont il est un des directeurs, des sélections d'opéras connus (scènes et airs variés les plus populaires) ! Il sera intéressant de voir jusqu'où ses essais seront appréciés. Les gens qui voudront entendre des fragments d'opéras sans aller à Covent Garden les auront là, exécutés entre les numéros d'un prestidigitateur et d'une famille d'acrobates !

S'il n'y a point d'opéra, les concerts symphoniques, par contre, ont commencé dès les premiers jours de janvier. Le fameux Sousa est venu faire une tournée d'adieu en Grande-Bretagne et en Irlande, et pendant une semaine, devant les foules qui remplissaient le « Queen's Hall », il a dirigé des douzaines de fois des airs américains connus : *El capitan*, *The Washington Post* (les rappels pleuvaient à la moindre provocation !), ainsi que des œuvres de plus grande importance musicale : une transcription des *Préludes* de Liszt et trois *Character Studies*, intéressantes, de lui-même.

M. Safonow a dirigé de nouveau le « London Symphony Orchestra », tandis que pour la première fois, avec ce même orchestre, M. le prof. Müller-Reutter nous donnait une interprétation exacte mais pas très originale de la *Symphonie héroïque* et de *Paris*, le poème symphonique vivant et spirituel de Delius.

Le *Trompette Mystique*, poème symphonique du compositeur américain Converse, n'a pas eu en Angleterre le même succès qu'en Amérique. L'attitude froide de notre public n'est guère surprenante, car s'il aime Tschaïkowsky, il préfère l'entendre de première main et non dilué dans une orchestraation américaine trop crue.

La suite tirée de l'opéra de Bruneau : *L'Attaque du Moulin*, est devenue familière aux abonnés des concerts symphoniques du Queen's Hall, où sir Henry Wood, qui la dirigeait l'autre jour, recueillit de chaleureux applaudissements. L'ordre de Chevalier a été conféré à ce chef d'orchestre au Nouvel-An, et cette distinction a été accueillie avec une vive sympathie dans le public. Ceux même que la musique intéresse peu reconnaissent que Wood a été un des pionniers du monde musical anglais ; si la musique d'orchestre a beaucoup progressé ces quinze dernières années, c'est grâce à son énergie et à son enthousiasme. Le même concert comprenait, outre la Suite de Bruneau, la *Symphonie d'Elgar*, toujours populaire, quoiqu'il soit reconnu qu'elle ne vaut pas comme maturité et pureté de style le *Concerto* que Kreisler continue à jouer avec la plus grande compréhension et une virtuosité au-dessus de tout éloge.

Je dois ajouter quelques mots pour relater le succès de deux cantatrices étrangères bien connues des Londoniens : M<sup>me</sup> Jeanne Raunay et M<sup>me</sup> Elena Gerhardt. De plus une revue mensuelle de la vie musicale anglaise ne serait pas complète, sans la mention de deux concerts des plus intéressants, donnés par la « Société des Concerts Français ». Au premier le « Quatuor Parisien » a admirablement rendu le *Quatuor à cordes* de Louis Dumas ; le compositeur jouait la partie de violoncelle, M. Feuillard étant malade. Au deuxième, M. Dumesnil et le même Quatuor ont exécuté le *Quintette* pour piano et archets de Florent Schmitt, puis Dumesnil seul les habiles mais peu intéressantes *Improvisations sur Londres* de M. Grovlez. Dans ce même concert, Ravel en personne joua sa délicieuse *Sonatine* et accompagna M<sup>me</sup> Willaume-Lamber dans cinq de ses chants.

Ces concerts servent mieux que toute autre chose à faire connaître en Angleterre les œuvres les meilleures et les plus récentes de l'Ecole française moderne.

LAWRENCE HAWARD.

## FRANCE

### *Lettre de Paris*

Pourquoi ne joue-t-on pas plus souvent l'*Ouverture* de *Coriolan* de Beethoven ? C'est une page superbe, que l'orchestre Colonne a rendue très eloquemment le 8 janvier. A la même séance Risler jouait le *Concerto en mi bémol* du même Beethoven, avec cette magnificence, cette largeur, cette sérénité qui n'appartiennent qu'à lui. La suite de Florent Schmitt intitulée *Salomé* ne me plaît qu'à moitié. Voilà bien du talent dépensé sans réelle inspiration, il me semble. Comment le même auteur, qui a pu écrire un admirable *quintette*, s'amuse-t-il d'autre part à des jeux aussi futiles et aussi vains ?

Le 22 c'était la 1<sup>re</sup> audition aux « Concerts Lamoureux » de la 5<sup>me</sup> *Symphonie* de Mahler. Grand événement ! Tous les critiques étaient là. Mais le public avait montré bien peu d'empressement à faire la connaissance de la *Riesen-Symphonie*. La salle n'était qu'à moitié garnie. Le succès fut médiocre. Les Français manifestent une singulière répulsion pour cet art si germanique. Moi-même je ne puis, malgré toute ma bonne volonté, me défendre contre l'indifférence et contre l'ennui. Rien ne m'émeut, rien ne m'amuse, rien ne m'intéresse dans cette gigantesque réalisation

d'un programme qui me paraît tellement incohérent et vide. Mais écoutez l'*Ouvreuse* qui, si spirituellement, nous raconte ses impressions : « Une trompette lance un appel régimentaire inconnu, la cymbale fracassée lui coupe la parole, le cor élève sa voix d'or, et nous voilà partis. C'est toute la pompe désolée d'un grand enterrement qui se déroule à l'orchestre. Les notes d'appui, l'accent de la double croche, qui dans tous les pays civilisés et dans toutes les musiques du monde expriment l'essentiel d'une marche funèbre, nous sont généreusement prodigues par une administration qui a bien fait les choses. C'est sûrement une « première classe » hors série. Le gong frémît lugubrement, et la grosse caisse tire les cent vingt et un coups de canon réglementaires. Mais bientôt le décor change. Une trompette bouchée ironise brusquement : une flûte lui répond avec désinvolture et le plus parfait sans-gêne ne cesse de régner parmi les instrumentistes, heureux de secouer cette impression de tristesse... C'est le déjeuner au retour du cimetière... » Willy parodie ; mais il donne la note juste : nous étions désorientés, comme en face du plus stupide non-sens artistique. Que conclure ? Les Allemands ont-ils raison de proclamer que Mahler est un des compositeurs les plus géniaux qui aient jamais existé ? Avons-nous raison, nous autres Français, de ne voir dans ce laborieux effort qu'impuissance ? Insoudable problème. Constatons du moins que la musique est bien loin de répondre à la définition qu'on en donne si souvent : *le langage universel des sentiments humains*. La musique, langue universelle ! Mais la 5<sup>e</sup> Symphonie de Mahler est pour moi pire que de l'hébreu, que du chinois, que du malgache ! Et je me flatte pourtant d'être un peu musicien. Mais considérez d'autre part comme les Allemands restent pour la plupart fermés à l'art debussyste ! Ils en comprennent les procédés, mais ils n'en pénètrent point l'esprit, et ils se hâtent d'affirmer qu'un tel art n'est que procédé ! Nous sommes peut-être tout aussi injustes à l'égard de Mahler ! Attendons : peut-être qu'un jour la grâce descendra en nous.

Qu'il m'est agréable de revenir à la musique française, que du moins je *sens*, dont j'ai quelque chose à dire. Le samedi 14 janvier la « Société Nationale » nous conviait à la 1<sup>re</sup> audition d'un certain nombre d'œuvres nouvelles encadrées entre le charmant 1<sup>er</sup> *quatuor à cordes* de Vincent d'Indy, et les *Novelettes* de Glazounow. Ce furent d'abord les *Amours de Marie*, texte de Ronsard, musique d'Albert Gros, suite de 6 mélodies, dont une seule, la 4<sup>me</sup>, me paraît vraiment jolie : dans les autres quelle lourdeur ! Et pour traduire la pensée si légère, si fine d'un de nos plus délicats poètes ! Abus des procédés debussystes, qui ne sont bien ici que des procédés. Du reste, M<sup>me</sup> Engel-Bathori chantait tout cela sans grande conviction. M<sup>me</sup> Engel-Bathori a une belle voix, admirablement posée, une irréprochable diction, les meilleures intentions du monde, mais pourquoi me donne-t-elle surtout l'impression d'une excellente ménagère ? — Ricardo Vinès, le subtil, le prestigieux pianiste nous présente ensuite *quatre préludes* de Claude Debussy, qui sont de pures merveilles. Quel poète que ce musicien ! Comme il a le don de nous transporter dans des mondes imaginaires ! Et quelle caresse que sa musique, quel charme infiniment doux et pénétrant se dégage de ses moindres œuvres ! Oui ! pour comprendre cela, il ne faut pas juger Debussy avec son intelligence seulement, ni même surtout avec son cœur ; il faut avoir des sens, des sens infiniment déliés et raffinés, des sens de Français. Et c'est aussi beau, aussi pur, aussi grand dans son genre, que n'importe quoi. Et ce n'est jamais trop long, ni jamais ennuyeux... Deux délicieuses prières espagnoles d'Albeniz complétaient le programme de Vinès et le firent acclamer. — Puis de nouveau, ce fut du Debussy ; et, comme nous songions aux mélodies de tout à l'heure, à ces *Amours de Marie* d'Albert Gros, en écoutant les *Trois poèmes* de Tristan l'Hermite adorably commentés par Debussy, ma voisine murmura : « Décidément personne ne fait aussi bien sa musique que lui ! » Mais oui ! oublions les debussystes ! Il n'y a que Debussy qui compte. Chez lui l'instinct parle toujours en maître, et c'est ce que j'aime en lui. J'ai trop peur en art des entreprises de la rai-

son. Il est bien facile d'inventer par raison, de déduire par règle des harmonies nouvelles. Je me défie de telles inventions. Celles de Debussy sont toujours si spontanées qu'elles en paraissent naïves. Et jamais on ne songe à son audace, mais toujours son naturel enchante.

Le Concert de la *S. M. I.* (Société de musique indépendante) venait deux jours après celui de la « Société Nationale ». Il fut d'un intérêt beaucoup plus mince. Certes la *Sonatine* de Jean Huré pour violon et piano est jolie. (La mode est aux *sonatinas* cet hiver). Mais celle pour piano de Paul Martineau valait-elle la peine d'être donnée au concert : ce tout jeune homme peut attendre. Les mélodies plus ou moins siamoises du Siamois E. Grassi n'ont rien de bien séduisant. Fallait-il exhumer la 2<sup>me</sup> *Sarabande* et la 3<sup>me</sup> *Gymnopédie* d'Erik Satie ? « Ce génial précurseur, nous dit-on, surprend par une prescience troublante du vocabulaire moderniste, et l'invention prophétique de néologismes harmoniques, » Que m'importe que M. Erik Satie ait parlé dès 1887 « l'argot musical de demain » ! Justement son langage n'est qu'un *argot*, sans pensée et sans style. — Le *Sextuor* de Germaine Corbin qui terminait la séance est de la musique bien inutile.

Quelques curieux concerts de solistes : M<sup>le</sup> Marguerite Babaïan chante avec infinité de goût d'ancienne musique anglaise du XVI<sup>me</sup> et du XVII<sup>me</sup> siècle, des chansons des troubadours, des airs de Cour du XVII<sup>me</sup> et du XVIII<sup>me</sup> siècle français, des mélodies de Debussy. M<sup>le</sup> Veluard donne deux séances consacrées à « l'Ecole d'indyste ». Elle trouve des sonorités exquises dans la première partie du *Poème des montagnes*, et elle en traduit éloquemment l'émouvante péroration. Ysaye et Pugno continuent leurs séances de sonates, et ils finissent par déformer les œuvres à force de chercher à s'y montrer personnels. Sous leurs doigts tout devient romantique, et du romantisme le plus échevelé.

Le « Quatuor Parent » fait salle comble avec ses annuelles *Séances Franck*, et le « Quatuor Capet » reprend les 17 de Beethoven.

A l'Odéon, Antoine a monté *Roméo et Juliette*, de Shakespeare, avec la musique de Berlioz. C'est un succès énorme. La pièce est assez mal jouée, sauf par Joubé-Roméo, et aussi par Ventura-Juliette qui crie cependant beaucoup trop : pour une jeune fille de 14 ans, quelle voix ! Mais la musique de Berlioz fait un singulier mélange avec l'œuvre de Shakespeare. Qu'on la laisse au concert ! Et surtout qu'on n'y pratique pas aussi impudemment des coupures !

Et *Macbeth* a disparu de l'affiche de l'Opéra-Comique ! C'est fini ! Je le regrette. Je serais allé volontiers réentendre l'œuvre d'Ernest Bloch. — Qu'il cherche un beau poème, et qu'il se remette à l'ouvrage, si ce n'est déjà fait. Il a tout de même la partie belle maintenant, après un tel début !

PAUL LANDORMY.



## La musique en Suisse

**GENÈVE** Le public genevois, qui avait déjà entendu depuis le commencement de la saison plus de violonistes que de pianistes, a eu l'occasion d'en apprécier encore trois dans la même semaine. Quand je dis le public genevois, j'exagère, car il faut cette année pour remplir une salle faire resplendir sur l'affiche un bien grand nom.... De M. Arnold Rakos, le premier en date, j'ai entendu la fameuse sonate que Tartini, faisant allusion à un rêve qu'il avait eu, a appelée le *Trille du Diable*, le *Concerto en si mineur* de Saint-Saëns, le *Largo* du *Concerto* de Goldmark, et deux pièces de sa composition. Il possède un incontestable talent naturel, encore un peu fruste. La fougue de son tempérament l'entraîne à exagérer